PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois.	1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS...	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER.....	$15.15	$7.55	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 mois.	3 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

Journal Français Quotidien. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN 19 JUILLET 1905 Fondé le 1er Septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans. Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

CONFIEZ-NOUS VOS PEINES

ECRIVEZ-NOUS LIBREMENT. Nous voulons que vous nous écriviez librement et franchement, décrivant tous vos symptômes. Nous employons un corps de spécialistes pour les maladies de femmes, qui considèreront soigneusement votre cas et vous donneront un avis gratuit. N'hésitez pas, écrivez-nous aujourd'hui, donnant l'histoire de vos maux; nous vous expliquerons simplement comment vous rétablir. Toute correspondance est absolument secrète, et la réponse vous est envoyée dans une enveloppe ordinaire, cachetée. Adresse: Ladies' Advisory Dept. THE CHATTANOOGA MEDICINE CO., Chattanooga, Tenn.

Si Vous Etes Malade,

ne négligez pas votre maladie au point qu'elle altère sérieusement votre santé. Les maladies de femmes ne se guérissent jamais d'elles mêmes. Elles doivent être traitées avec ce spécifique médicinal scientifique pour femmes, le

Vin de Cardui

Il Soulage Toutes les Douleurs des Femmes

Vous pouvez certainement calmer votre mal et guérir l'inflammation interne, la cause de vos irrégularités, les écoulements excessifs et tous les désordres menstruels, en vous traitant vous-même, en particulier dans votre intérieur, avec ce merveilleux spécifique dont le succès a été si grand dans la guérison des femmes malades.

Le Cardui est en vente à toutes les pharmacies, en bouteilles de $1.00, avec toutes les directions sur l'enveloppe. Essayez-le.

LE ROMAN —DE— PAUL JONES

Sous la date du 6 juillet, nous lisons dans le "Figaro":

Paris est pavoisé en l'honneur d'un marin américain. Paul Jones eut sa légende avant d'avoir son apothéose. Le "famous privateer", dont le buste sculpté par Houdon orne à Philadelphie l'Académie des beaux-arts de Pensylvanie, méritait d'avoir pour "portraitiste" le statuaire de Voltaire. Tête pensive, énergique, la lèvre rase et le menton volontaire.

Tout est romanesque dans l'histoire de ce Paul Jones dont le général Horace Porter a découvert le squelette. Pour l'Amérique ce fut un héros, pour l'Angleterre ce fut un pirate, pour l'histoire c'est un patriote. Aujourd'hui on s'incline devant ce cercueil qu'un drapeau américain recouvre et qui, salué par les troupes françaises, va retourner aux Etats-Unis. L'amiral américain aura eu, comme Napoléon, son "retour des cendres".

Paul Jones! Le nom évoque la figure d'un corsaire parcourant les mers sur sa frégate, donnant la chasse aux Anglais, coulant les navires ennemis rencontrés entre deux tempêtes, une sorte de roi de la mer sillonnant les océans comme Jean Bart, sur son navire couvert de toile. Le roman de Paul Jones, Dumas père l'a conté. Dumas venait de lire "le Pilote" de Fenimore Cooper lorsqu'il fut surpris par une tempête au sortir du détroit de Messine. Trois jours d'orage, trois longues nuits dans la tourmente, impressions de voyage à utiliser.—"Je perds cent sous, disait-il, lorsque je mets mes bottes!" Dumas profite de la tempête. Et dans un navire secoué par les vagues il écrivit un drame, "le Capitaine Paul". C'était l'histoire de Paul Jones. Arrivé à Naples, il le lut à la Malibran.

Le drame séduisit la chanteuse. A Paris, il le lut à Harel, directeur de la Porte-Saint-Martin, et à Mlle George. Mais son rôle de mère, la tragédienne le refusa. Dumas se consola et fit de sa pièce un roman. Aussitôt un théâtre du Panthéon, lui demanda "le Capitaine Paul".

Le Paul Jones de Dumas père, c'est le corsaire de la légende. Paul Jones est un enfant naturel; il s'appelle Paul-Paul tout court comme Didier de "Marion Delorme", comme Antony.

—Paul de quoi?

—Paul de la "Providence", du "Ranger", de "l'Alliance", selon le bâtiment que monte le capitaine.

Son navire porte à la proue une figure taillée par Guillaume Coustou, une statue ornée de pierreries. Son équipage, recruté dans toutes les parties du monde, parle toutes les langues comme le capitaine Paul lui-même. Beacoup de ses marins sont borgnes, car lorsqu'ils se battent entre eux ils se crèvent les yeux. Leur capitaine combat revêtu d'un casque de fer, et c'est lui qui le premier, le sabre aux dents monte à l'abordage. Il est Français, le Paul Jones de Dumas; sa mère est une marquise de Bretagne. Son père a été tué en duel par un mari jaloux et sa mère a caché sa naissance. Vingt-cinq ans après, le marin revient au château de ses ancêtres, juste au moment où sa sœur va épouser par contrainte un homme qu'elle n'aime pas. Il revient pour empêcher ce mariage de s'accomplir. L'enfant naturel retrouve sa mère, l'embrasse, et le bâtard reprend la mer sur sa frégate pour donner la chasse aux Anglais.

C'est là le Paul Jones du roman, et cette fois la légende est moins étonnante que l'histoire. Le vrai Paul Jones est plus intéressant que le "capitaine Paul". Il est le fils d'un paysan écossais. Tout jeune, transporté en Amérique, il se fait marin. A douze ans, il parcourt les mers pour des commerçants américains. Il est planteur en Virginie lorsque l'Amérique, sa nouvelle patrie, proclame son indépendance. Aussitôt Paul Jones le matelot veut combattre pour son pays et demande un commandement au Congrès. Un capitaine de navire, dit-il, doit être prophète, prêtre et roi. Il fut tout cela.

Tout était à créer dans la marine américaine. Paul Jones fit construire des navires sur ses propres plans, voulant opposer à la marine anglaise plus nombreuse — un navire américain contre cent — des vaisseaux plus rapides, mieux armés. Il perfectionna l'artillerie américaine, et sur le navire la "Providence" qu'on lui confiait, dans la guerre de course de 1775, il capturait seize vaisseaux anglais.

Le Congrès l'avait chargé d'armer la petite escadre que dirigeait M. Hopkins nommé commandant de la marine américaine. "J'arborai, dit-il dans ses "Mémoires", à bord de l'"Alfred" le pavillon américain qui se déployait pour la première fois". Et sait-on quel est l'ordre qu'on lui avait donné? —S'emparer d'une petite île où les bâtiments anglais de la Compagnie des Indes ne manquaient pas de mouiller à leur retour,—une petite île très bien fortifiée et abordable à un seul endroit, le fort Saint-James, à 300 lieues de la côte d'Afrique—latitude méridionale, 15 degrés 55 minutes—et qui s'appelait Sainte-Hélène.

Sainte-Hélène! Le marin-prophète semble devin.

Paul Jones n'avait qu'un but, qu'un rêve: montrer dans les mers d'Europe le premier drapeau de sa patrie, le drapeau de l'Indépendance. Et le 14 juin 1777 le Congrès vota le même jour deux motions: "Le drapeau des trente Etats unis de l'Amérique aura trente raies, rouges et blanches; l'Union sera représentée par trente étoiles sur champ bleu, formant une nouvelle constellation.—Le capitaine Paul Jones commandera le vaisseau le "Ranger". Paul Jones naissait à la gloire le même jour que le drapeau de l'Union.

Le "Ranger" de Paul Jones partit pour la France muni de dépêches de Washington et de Jefferson. Puis, quittant Nantes, il alla faire une croisière sur les côtes d'Angleterre. En passant devant Quiberon il rencontre l'escadre française que commandait Lamotte-Piquet, dont un navire portait avec des munitions de guerre le marquis de La Fayette. Le capitaine américain fit demander si la marine française lui rendrait son salut. M. de Lamotte-Piquet salua, appuyant du canon le pavillon américain. C'était la première fois qu'on saluait le drapeau de l'Indépendance et c'était la France qui fêtait les nouvelles couleurs. Puis la frégate américaine fit le tour de l'Irlande, capturant le navire anglais "Drake" qu'elle ramena à Brest. Duel d'artillerie, combat à la hache, à l'abordage.

—Qui êtes-vous? demandait le navire anglais à portée de la voix.

—Le navire américain "Ranger". Allons! venez! nous vous attendons.

Le tour de l'Irlande, cela ne suffisait pas au hardi capitaine qui songeait à brûler les ports anglais. Il voulait faire mieux. Louis XVI lui confie le navire "Duras" que Paul Jones débaptise et nomme le "Bonhomme-Richard" en l'honneur du bonhomme Franklin. Le "Bonhomme Richard" croise sur les côtes d'Angleterre, contourne l'île, capture le vaisseau anglais "Serapis", fait prisonnier le capitaine Pearson, puis se réfugie en Hollande, au Texel.

L'Angleterre s'émeut de voir Paul Jones en port neutre, le décrète pirate, rebelle, criminel d'Etat et déclare la guerre à la Hollande. Pearson, le capitaine anglais, passe en Conseil de guerre, est acquitté, anobli pour sa belle défense.

—L'Angleterre, dit fièrement Paul Jones, vient de le faire "knight"; si jamais je le capture encore, je le ferai "lord".

Son équipage l'adorait ce Paul Jones, doux, mais ferme avec ses hommes. Tous l'aimaient depuis les plus humbles de ses matelots, ses deux esclaves nègres de Virginie, Caton et Scipion, qui ne le quittaient pas, jusqu'à ses officiers qui disaient de lui: "C'est le "capitaine des "capitaines". On vient de publier le journal de John Kilby, maître canonnier. Kilby dit du chef: "C'était un "gentleman".

Il fut l'idole de Versailles. La duchesse de Chartres l'appelait le "chevalier de la mer". Le comte de Vergennes, Mme Campan le recevaient royalement. On l'acclamait à l'Opéra. Mme d'Houdetot donna en son honneur une fête champêtre à Montmorency. Louis XVI lui donna une épée d'or, le titre de chevalier et le présenta à Marie-Antoinette. Et il fut aimé, lui le corsaire, le pirate, d'une fille de roi, la fille de Louis XV, et de Mlle de Bonneval.

De retour dans sa patrie devenue libre, le Congrès par un vote spécial lui permit de porter la décoration que Louis XVI lui avait donnée et le commodore resta chevalier.

Mais la paix était faite; le corsaire allait redevenir planteur en Virginie, lorsque M. Simolin, ambassadeur de Russie en France, lui demanda de bien vouloir aider Catherine II à chasser les Turcs de la mer Noire.

—Mais je ne sais pas le russe! disait Paul Jones. Il accepta cependant. La flotte russe était vieille, ses marins n'avaient guère navigué. Il fit réparer les bâtiments, éduqua les équipages, et pendant que Souvaroff et Kutusoff assiégeaient la citadelle d'Orczakoff, il poursuivait les vaisseaux turcs dans la mer Noire.

Cependant, habitué à la liberté, il s'ennuyait parmi les intrigues de la Cour de Russie. Les grands seigneurs complotaient contre lui. Ecœuré, il quitta la Russie et revint en France.

C'était en 92. Tout parlait ici de liberté, cette liberté pour laquelle il avait combattu sous le pavillon aux trente étoiles. Paul Jones était jeune encore, mais il souffrait de la poitrine, fatigué par ses rudes campagnes. A Paris, le canon d'alarme appelait les citoyens aux armes. L'Assemblée venait de proclamer la patrie en danger. Cambon, Barère voulaient faire venir Paul Jones à la barre de l'Assemblée pour lui demander de dicter à la France un programme naval.

—J'ai la voix trop faible; on ne m'entendrait pas, répondit l'amiral.

Ah! certes il aurait voulu, pour la France, recommencer les campagnes d'autrefois! Cambon, Carnot, Vergniaud, Barbaroux, ses amis, le priaient, le suppliaient. Ils l'invitèrent à dîner un soir et, au dessert, tentèrent de le décider. Paul Jones toussait un peu. On but à sa santé, à ses exploits futurs. On parla du temps où le "Bonhomme-Richard" prenait la "Serapis" à l'abordage. Mais la Révolution française, tumultueuse, effrayait un peu l'Américain. Le bonnet rouge ne lui plaisait guère. Il l'avouait. Il était habitué à des révolutions plus calmes. Pourtant il aurait voulu reprendre la mer, lutter encore pour sa patrie d'adoption, recommencer ses aventures. Son dernier toast à ce banquet fut pour la France.

Puis il rentra rue de Tournon, chez Mme d'Aubergne, où il habitait et où il avait pour voisins Pache, Hébert et Théroigne de Méricourt. Il avait la fièvre. Pourrait-il combattre encore?

Sa santé inquiétait ses amis. Jefferson lui écrivait. M. Morris, ambassadeur d'Amérique, venait le visiter. Cambon, La Fayette, le duc d'Orléans prenaient de ses nouvelles. Louis XVI lui-même s'inquiétait de sa santé,—pauvre roi déjà déchu saluant encore le roi de la mer.

Et dans sa demeure de la rue de Tournon agonisait le commodore Jones qui autrefois faisait trembler les fiers marins d'Angleterre. Une fille de roi, que le biographe de l'amiral, Augustus Buel, appelle Mme de Telison, berçait le hamac où s'endormait le marin, et le balancement de ce hamac rappelait encore au capitaine Paul le remous des flots. Il se sentait mourir. Il fit son testament, léguant à sa fidèle amie Aimée de Telison une rente viagère et une petite maison qu'il avait achetée pour elle rue Vivienne. Un jour on le trouva adossé à son lit, ses bottes aux pieds, un volume de Voltaire entr'ouvert et tombé à terre. Il était mort—mort debout comme à son banc de quart.

Le lendemain, 19 juillet, à l'Assemblée nationale, Cambon fit voter que douze députés assisteraient à ses funérailles, parce qu'il avait servi la cause de la liberté. Et des voix s'élevèrent: "Mettons-le au Panthéon!"

Aujourd'hui les marins de l'amiral Sigsbee viendront prendre le cercueil de Paul Jones pour ramener le fondateur de la marine américaine dans son pays qu'il a rendu libre. Le drapeau américain rayé rouge et blanc enveloppera son cadavre—ce drapeau né le même jour que l'amiral, ce drapeau qu'il fit saluer la première fois par le canon de l'Europe.

La France à son tour saluera son cercueil, le cercueil de Jean-Paul Jones, écuyer et commodore.

—Berthier! quel âge avait Paul Jones lorsqu'il est mort? demandait Napoléon au lendemain de Trafalgar.

—Je ne sais pas. Quarante-cinq ans, je crois.

—Il n'avait pas rempli sa carrière, reprit l'Empereur pensif. s'il avait vécu, la France aurait un amiral!

GEORGES CLARETIE.

DÉPÊCHES Télégraphiques

La Banque Américaine.

Manille, 18 juillet — Les déposants de la Banque Américaine recevront quarante pour cent de leurs réclamations.

La Banque Américaine fut fermée le 18 mai dernier sur un ordre du gouverneur général Wright et ses affaires furent confiées à l'auditeur insulaire.

On expliqua à l'époque que c'était fait dans le but de protéger les déposants.

Le 28 mai, l'avocat-général fit des démarches pour obtenir le poste de receveur.

La banque avait un capital de $100,000.

Brûlées vives.

St-Paul, Minn., 18 juillet—Six personnes ont été brûlées vives dans un feu qui a détruit l'hôtel de la gare à Wabasha, Minn., ce matin.

Le feu a été causé par l'explosion d'un réservoir à gaz employé comme usine d'éclairage.

Paul Deroulède aux Etats-Unis.

Paris, 18 juillet—Paul Deroulède, qui a récemment refusé de profiter de l'amnistie présidentielle, projette un voyage aux Etats-Unis dans le but d'étudier la constitution américaine.

Cette nouvelle a été annoncée aujourd'hui par M. André Deroulède, le frère de Paul.

André Deroulède écrit:

"Les Etats-Unis ont une constitution que mon frère a toujours desiré voir appliquer en France, car elle représente les larges principes qui ont inspiré les Français du siècle passé, tandis que la constitution francaise actuelle est copiée sur celle de l'Uruguay.

En outre la personnalité du président Roosevelt inspire de la sympathie aux patriotes de toutes les nations et c'est pourquoi mon frère a plutôt l'intention de se rendre aux Etats-Unis que dans l'Amérique du Sud.

Rumeur sensationnelle.

St-Pétersbourg, 18 juillet—Le bruit court qu'une partie des zemstvos et des doumas de Moscou sont en faveur de proclamer la déposition de l'empereur Nicolas et d'établir une régence du grand-duc Alexis-Nicolaievitch, le fils du Tzar et l'héritier au trône.

La régence de l'empire serait confiée à quatre grands-ducs.

On prétend que c'est pour cette raison que l'assemblée des Zemstvos et des Doumas de toute la Russie, qui devait se tenir demain à Moscou, a été interdite.

M. Witte à Peterhoff.

St. Pétersbourg, 18 juillet — M. Witte a eu aujourd'hui une dernière entrevue avec l'empereur Nicolas au Palais de Peterhoff.

Le ministre des affaires étrangères Lamsdorff était présent, et s'est montré entièrement d'accord avec les idées émises par M. Witte.

M. Witte quittera St-Pétersbourg demain, pour Paris, accompagné de Mme Witte. A Paris, ils rencontreront leur fille, la femme du secrétaire de la légation russe à Bruxelles.

Mme Witte n'a nullement l'intention de rejoindre son mari aux Etats-Unis, comme le bruit en avait couru.

Instance en divorce.

Gotha, Duché de Saxe-Cobourg Gotha, 18 juillet—Le prince Philippe de Saxe-Cobourg-Gotha a déposé aujourd'hui devant le Tribunal de Province, une instance en divorce contre sa femme, la princesse Louise de Saxe-Cobourg-Gotha.

La princesse Louise est la fille ainée du roi Léopold de Belgique. En 1897 elle s'était enfuie avec le comte von Matassich-Keglevitch, un lieutenant de cavalerie autrichien.

Elle fut ensuite internée dans un sanatorium d'où elle s'échappa après avoir trompé la surveillance de ses gardiens.

Sa fuite causa une profonde sensation en Allemagne.

Une commission médicale, composée des plus hautes autorités parisiennes, a déclaré récemment que la princesse était saine d'esprit.

Deux jours plus tard le prince Philippe annonçait son intention de plaider en divorce.

S'il gagne son procès il pourra supprimer la pension de 15,000 dollars qu'il sert annuellement à la princesse depuis son séjour à Paris.

D'un autre côté on fait remarquer que si le prince gagne son procès la princesse Louise pourra l'attaquer pour l'avoir fait enfermer comme folle dans un sanatorium.

La dissolution du Parlement.

Londres, 18 juillet—Le ministère Balfour a détruit l'espoir de ses antagonistes qui s'attendaient à voir le Parlement se dissoudre prochainement.

Le ministre, à une réunion des unionistes, aujourd'hui, a engagé ses partisans à se rendre régulièrement à la Chambre des communes pour empêcher qu'une défaite du gouvernement ne se produise par suite d'une brusque division. Il a fait observer qu'une dissolution du parlement avant le mois d'août ne conviendrait ni à la Chambre ni au pays.

Le ministre a dit qu'il ne s'attendait pas à soulever aucun ennui en fixant la clôture de la session à la semaine se terminant le 12 août.

Joseph Chamberlain a déclaré dans un bref discours que bien qu'il différât autrefois avec M. Balfour sur la question d'une dissolution hâtive, il ne voyait de bonne raison maintenant pour dissoudre le parlement si tôt.

Association des Clubs de la Presse.

Detroit, Michigan, 18 juillet — La quinzième convention annuelle de l'Association Internationale des Clubs de la Presse s'est assemblée aujourd'hui à Detroit.

La première séance a été entièrement consacrée à des discours de bienvenue et au travail d'organisation.

L'Affaire Berthe Claiche.

New York, 18 juillet—Berthe Claiche, la jeune Française accusée de meurtre au premier degré par le grand jury de New York, pour avoir tué son amant Emile Gerdron, a plaidé non coupable aujourd'hui.

Berthe Claiche restera en prison en attendant son jugement. Aucune tentative ne sera faite pour avancer la date du jugement et il est probable que la jeune fille devra attendre jusqu'à l'automne.

Berthe Claiche déclare que pendant six ans Gerdron l'a obligée de mener une vie immorale et qu'elle l'a tué pour échapper à ses persécutions.

L'accusée paraissait très pâle et abattue lorsqu'elle a été reconduite en prison.

Plusieurs dames de New York qui sympathisent avec la malheureuse ont payé un avocat pendant l'examen préliminaire et ont engagé les services d'un avocat de talent qui se chargera de la défense de l'accusée lors du jugement.

Le mariage de Mlle Pastor et de M. Stokes.

Stanford, Conn., 18 juillet—Le mariage de Mlle Rose Pastor et de M. John G. Phelps Stokes, second fils de M. Anson Phelps Stokes, a été célébré aujourd'hui à midi en l'église épiscopalienne de St-Luc, à Noroton.

La cérémonie, quoique des plus modestes, a été considérée comme l'événement social de la saison par la population de Noroton.

Le révérend Louis French, recteur de St-Luc officiait, assisté par le frère du marié, le révérend Anson Phelps Stokes, Jr., de New Haven, secrétaire de l'université de Yale.

La mariée portait une simple toilette de mousseline de soie.

L'église était décorée de palmes et de marguerites.

Après la cérémonie un dejeuner de mariage a été offert par les parents du marié à leur maison de compagne de Brickhouse.

Une centaine d'invités étaient présents.

M. et Mme Stokes ont l'intention de faire un voyage de deux mois à l'étranger. A leur retour ils établiront leur résidence dans la partie inférieure du quartier de l'Est à New York, où il s'occuperont, comme par le passé, d'œuvres de bienfaisance.

Le vapeur "Indrani".

New York, 18 juillet—Le vapeur anglais "Indrani", détenu hier à la quarantaine, a été autorisé à se rendre à son quai avec ses propres officiers et un nouvel équipage.

L'équipage régulier de ce navire, comprenant 43 Chinois et Lascars, a été transféré à la station d'observation de l'île Hoffman.

L'"Indrani" arrive des ports de la Chine et du Japon.